

étonner,



«Petit, comme tous les enfants, je voulais être pilote de jet ou pompier, ou à la limite boulanger, mais quand j'ai appris l'heure à laquelle ils se lèvent...»

J'avais fondé le parti Rhinocéros, où je promettais de ne rien faire pour mes électeurs si j'étais élu. C'était avant Coluche et c'était un parti absurde. On voulait rapprocher les montagnes rocheuses du Québec, comme ça, on ne serait pas obligé de faire 3000 kilomètres pour faire du beau ski. On voulait construire un «punnel», un pont tunnel qui relierait le Québec et la France. C'est le seul moment de ma vie où j'ai touché à la politique. Sinon, je me considère comme un penseur original, libertaire et anarchique – pas anarchiste et libéral. Dès que j'entends des collègues chanteurs se mêler de politique, ils ont une telle ignorance économique qu'ils se mettent le pied dans la bouche à chaque fois. Pourquoi un Zidane ou un Guy Lafleur (ancien hockeyeur québécois, ndlr) se mêlerait-on de politique? C'est de la prétention d'imaginer qu'on va drainer un public derrière l'homme qu'on aime. La preuve: par exemple, John Kerry, qui avait avec lui tous les artistes comme Springsteen aux Etats-Unis, s'est fait battre par Bush. J'ai mes idées mais pourquoi se mêler de ça? Les gens sont divisés en deux, pourquoi casser notre public en deux? La gauche, la droite, ce sont des notions que je n'ai pas dans ma tête. Une bonne idée, c'est une bonne idée, qu'elle soit de gauche ou de droite.

Anarchique, peut-être, mais vous avez été anarchiste!
C'est vrai. Je ne suis pas un disciple de Léo Ferré,

même si c'était un ami et que j'ai fait des tournées avec lui. Ni Dieu ni Maître, c'est un beau concept. Et si les gens réalisaient que le petit Dieu ou le petit Démon qu'ils vénèrent est en eux, la terre serait plus simple. Si on éliminait les trois religions monothéistes qui travaillent à l'obscurcissement du mystère de cette planète, les trois quarts de nos problèmes seraient réglés. Il n'y aurait déjà plus de terroristes, ce serait un bon point. Je pense que l'enfer ou le paradis, c'est ici, et qu'il faut s'aimer vivant. Après, je respecte le merveilleux de tout le monde. Mais d'après moi, dès que l'imagination s'arrête, le sang commence à se coaguler, il n'y a plus de dieu. On peut s'en imaginer, des dieux plus gros et puissants les uns que les autres, mais quand la vie s'arrête, c'est le néant. Ce n'est pas dangereux, ça ne fait pas de mal, on en vient, du néant. Ce qui est triste, c'est la douleur, la souffrance et l'usure de la machine.

Enfant, aviez-vous déjà ces folles idées en tête?

Petit, comme tous les enfants, je voulais être pilote de jet ou pompier, ou à la limite boulanger, mais quand j'ai appris l'heure à laquelle ils se lèvent... Mes parents m'avaient mis en pension quand j'avais 9 ans et j'ai commencé à apprendre le piano. Je souffrais tellement parce que je suis un loup solitaire et que le dortoir à 40 élèves couchés en même temps, ce n'était pas pour moi... Le seul moyen de m'abstraire, c'était le piano. Il y avait une sœur qui devait avoir 20 ans, très belle, elle s'appelait sœur Catherine. Elle m'asseyait entre ses jambes, j'aimais beaucoup. Et quand j'apprenais Chopin ou Mozart, je les «honky-tonkissais», je les faisais swinger. La sœur me disait que si je continuais, j'allais avoir zéro à l'examen. Alors j'avais zéro. Par contre, quand elle venait nous interroger, je disais que je voulais être chef d'orchestre. Et finalement, je suis devenu chef d'orchestre de musique pop. Et chanteur.

Vous dites qu'à 30 ans, vous étiez un chanteur communiste, à 40 ans socialiste, à 50 ans capitaliste, à 60 ans, un chanteur érotique. Et à 70 ans?

A 70 ans, un chanteur ordinaire pour une fois! Pas normal, le mot est pas mal galvaudé depuis le président d'en face. Donc ordinaire, mais pas normal! Parce qu'en fait, et ne le dites à personne, mais on est tous des êtres extraordinaires! C'est le mensonge de l'art, il n'y a personne de pareil, de semblable. Ce qui est fatigant, ce n'est pas le fait d'être égal mais d'être toujours comparé.

Vous fêtez vos cinquante ans de chansons, vous avez sorti trente albums. Ces chiffres vous donnent-ils le vertige?

La mort ne peut pas me faire peur. T'es vivant, pis t'es mort. Mais l'usure de la machine, je la sens. Je ne peux plus faire les folies que je faisais à 30 ans. Si je dois venir chanter en Europe, je me prends une semaine pour assimiler mon décalage. Et puis je fais attention à ce que je mange, ce que je bois. Je continue à faire des folies, mais après le show. Quelqu'un disait que si vous voulez vivre longtemps, devenez vieux jeune. J'ai fait de la vieillesse précoce quand j'avais 35 ans. Je sortais peu, je m'habillais comme un vieux, avec des vestes en tweed. Ça ne marche pas, les punks ont pris la relève et ils ont gagné un mouvement qui s'appelait vieillesse précoce. J'ai dû faire attention et aujourd'hui, la plupart des punks sont décédés et moi, à 72 ans, je peux encore faire deux heures de rock sur une scène.

Vous aviez lancé une bière qui s'appelle «La fin du monde». Pour quand est-elle, cette fin du monde?

Je l'ai fabriquée, je l'ai brassée, je l'ai bue, ça ne m'a pas rendu malade! Les Mexicains l'attendaient il y a deux ou trois ans, mais d'après moi, il n'y aura jamais de fin du monde. Même si la planète terre était fendue en deux. Parce qu'il y a en réserve atomique de quoi la fendre trois ou quatre fois. Mais même si elle se fendait en deux, il n'y aurait pas de fin du monde. La seule fin du monde possible serait qu'il ne reste qu'un seul être humain, qu'elle soit une femme et qu'elle accouche d'une fille. Mais sinon, si elle accouche d'un garçon – mettons la morale de côté – ça pourrait recommencer comme avant. ●



A voir
Robert Charlebois en concert le 26 nov. au Théâtre du Passage à Neuchâtel; le 28 nov. au Théâtre du Léman à Genève; le 30 nov. à l'Equilibre à Fribourg.



Jean Ziegler et son épouse, l'historienne de l'art Erica Deuber Ziegler. Frenetic Films

Ziegler, le feu sacré

Cinéma Nicolas Wadimoff consacre un beau portrait à notre trublion national: «Jean Ziegler, l'optimisme de la volonté.» Il incite à réfléchir sur la passion politique.

Admirateurs ou détracteurs de Jean Ziegler, nous devrions tous être intrigués par le feu sacré qui l'habite. N'ayant jamais été sondées comme les passions amoureuses, les passions politiques conservent une part de mystère. Comment expliquer qu'on demeure, si souvent, plus fidèle à celles-ci qu'à celles-là? Pourquoi, un beau matin, décide-t-on d'arrimer sa vie à une cause à laquelle on ne se sent peut-être pas vraiment destiné lorsqu'on est né, comme Jean Ziegler, dans une famille bourgeoise et au bord du lac de Thoun?

Ces questions, on se les pose devant le film que lui consacre Nicolas Wadimoff, son ancien étudiant à l'Université de Genève. «Jean Ziegler, l'optimisme de la volonté» donnera du grain à moudre aux détracteurs du personnage, sans caresser pour autant les admirateurs dans le sens du poil. Nicolas Wadimoff, lui aussi, trouve parfois que Ziegler exagère... Tendu entre la sympathie et l'honnêteté, son film ne renonce ni à l'une, ni à l'autre. Cela lui permet d'entrevoir une lucarne sur la part la moins connue de Jean Ziegler, qui est sa part mélancolique.

La bonne idée, c'est d'avoir fait alterner des scènes tournées à Genève, où l'on voit Jean Ziegler lutter contre les «fonds vau-tour» au Conseil des droits de l'homme de l'ONU, et d'autres réalisées à Cuba où la révolution se traîne comme une pauvre en haillons. Infiltré au Palais des Nations, le militant Ziegler ne fait-il que poursuivre par d'autres moyens les combats engagés au seul des années 1960, quand l'espérance révolutionnaire passait du prolétariat occidental aux peuples du tiers-monde? Le film se garde de répondre. Mais on peut penser que la continuité est moins évidente que Jean Ziegler le prétend.

Le titre a été emprunté au marxiste Antonio Gramsci qui voulait «allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté». Jean Ziegler, lui, s'en tient ici à l'optimisme. Dans les rues de La Havane, il adresse des questions incongrues à ceux qu'il croise: «Pourquoi n'y a-t-il pas de photos de Castro dans les habitations?» Dans une coopérative agricole, il s'extasie devant un horrible slogan attribué à Lénine: «La confiance c'est bien, le contrôle c'est mieux.» Il lâche aussi quelques énormités sur la liberté d'opinion. A Cuba, tout l'enchanté.

Jean Ziegler est-il dupe? On n'en mettrait pas sa main à couper. Sur la scène du rêve ayant

tourné court, le vieil homme semble rejouer l'enchantement de sa jeunesse pour la révolution caribéenne et dépenaillée qui promettait le salut. Il danse avec des spectres; il entretient envers et contre tout le feu sacré.

Le politique et le religieux

Car il s'agit de sacré. Sciemment ou non, le film de Nicolas Wadimoff révèle combien la passion politique, même sous ses formes modernes, se fonde sur du religieux – et pas seulement chez Jean Ziegler. On le note quand, devant des manifestants réunis à Munich, il annonce un Sauveur: «Un sujet historique est né, la société civile planétaire!» Ou à Cuba, quand il s'agenouille et se signe devant les reliques du martyr au front étoilé: «Le sang du Che», murmure-t-il. Puis, dans un hôpital de La Havane où un malaise l'a conduit, il se dit heureux d'avoir été transfusé avec du sang cubain. Il communique: ceci est leur sang...

Chez lui, à Genève, Jean Ziegler vit sous le regard du Che qui surplombe son bureau: «Chaque chose que j'écris, il la contrôle!» C'est le Dieu de l'Ancien Testament, sévère, impérieux, qui ordonne à Abraham de sacrifier son fils et à Jean Ziegler de lutter au cœur du monstre capitaliste. Mais le film s'attache aussi au regard de son épouse, l'historienne de l'art Erica Deuber Ziegler. Dans ce regard passent l'amour, la tendresse et la douce indulgence de celle qui doit souvent ramener Jean Ziegler au principe de réalité.

Juste avant la fin du film, une scène le montre de dos, sur un chemin de campagne. L'idée qu'il se fait de la justice lui a toujours imposé d'agir, de se battre. Mais la vérité de sa vie s'exprime aussi dans cette silhouette beckettienne qui s'éloigne entre les vignes: homme d'espérance qui n'a pas fini d'attendre Godot.

Michel Audétat



A voir
«Jean Ziegler, l'optimisme de la volonté», de Nicolas Wadimoff (1 h 32). En salle le 23 novembre.

Publicité

SCHRAMM
LEHMANN DÜDINGEN
www.lehmann.info